

Sarah Redo

Immortelle

© Sarah Redo, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8155-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Si je ne suis pas moi qui le sera ?

Henry David Thoreau

PROLOGUE – SIGNATURE

J'ai les mains moites. Je passe mon temps à faire tourner mon alliance autour de mon doigt, signe qui trahit toujours une grande nervosité. Il est 14 heures, je suis en avance de trente minutes au rendez-vous fixé, peu d'embouteillages aujourd'hui pour un mardi.

Pourquoi être venue ? Ai-je perdu la raison ? Il suffirait que je me lève et que je quitte cette salle d'attente pour mettre fin à cette folie. Mais je ne bouge pas, j'attends. J'ai l'impression que mon esprit ne commande plus mon corps. Ma raison me dit de partir mais mes jambes restent immobiles. Cela fait maintenant huit mois que mon corps ne réagit plus aux stimulus que tente désespérément de lui envoyer mon cerveau dans ses rares moments de lucidité. Je suis devenue un zombie. Beaucoup d'angoisse, peu de sommeil, et la culpabilité de ne pas arriver à remonter la pente. Je suis devenue une personne vulnérable mais sans protection.

La porte s'ouvre et une femme se présente devant moi. Je la regarde sans la voir. Je n'entends que sa voix qui résonne dans mes oreilles.

— Madame Falquière, maître Dupuy est prêt à vous recevoir.

Je me lève comme un automate et me dirige lentement vers le bureau ouvert. Un homme d'une cinquantaine d'années m'invite à m'asseoir. Il est plutôt jovial et me serre la main avec beaucoup d'entrain.

— Madame Falquière, enfin bientôt madame Duvallon... oui cela fait partie des termes du contrat, mon client tient à ce que vous preniez officiellement son nom dit-il tout sourire.

— Monsieur Duvallon n'est pas là ?

Il dut tendre l'oreille pour entendre ce murmure sortir de mes lèvres.

— Non, malheureusement, son emploi du temps chargé ne lui a pas permis de se libérer, mais tout est signé de son côté. Si vous souhaitez apporter de petits ajustements, nous annoterons le contrat et je validerai avec lui dans la semaine vos demandes de modification.

Le contrat, il est là devant moi, tellement épais, tellement effrayant. J'écoute mais je n'entends pas les règles de ma nouvelle vie édictées une à une. Par moment, les sons forment des mots : soirée... discrétion... dépenses... déplacements... obligatoire... biens personnels...strictement... Puis, je parviens à capter LA phrase, celle qui me rappelle pourquoi je suis là :

— Monsieur Duvallon prendra en charge la totalité des dépenses liées aux études à l'étranger de vos deux filles dans la prestigieuse école artistique *JOY* de Manhattan : billets d'avion, logement, frais de scolarité s'élevant à 70 000 dollars par enfant et par an, ainsi qu'une bourse mensuelle conséquente afin qu'elles puissent profiter de la vie new-yorkaise comme il se doit pour des jeunes filles de 17 ans. Tout ceci pendant cinq ans, durée théorique du contrat.

Mes trésors, mes jumelles, elles sont tout ce qui me reste. Elles sont ma raison d'être. Tellement douées et passionnées. Perdre leur père si jeunes a été une terrible épreuve, mais elles ne perdront pas leur rêve. Je les revois gagnantes à ce concours de danse alors qu'elles n'avaient que 6 ans, leur grand sourire, notre immense fierté et toutes ces années de travail acharné...

— Madame Falquière... Madame Falquière ?

— Oui excusez-moi, j'étais dans mes pensées.

— J'ai terminé, je voulais savoir si vous aviez des commentaires ? Des demandes de précisions ?

— Non, je... je ne crois pas.

— Dans ce cas nous pouvons passer à la signature.

Il me tend un énorme stylo Montblanc noir qui à lui seul paierait plusieurs de mes factures. Mes doigts glissent le long de la surface lisse. Je paraphe chacune des pages de mes initiales et après mon dernier EF, j'appose une signature tremblante sur la dernière page, juste à la droite d'un menaçant P. Duvallon à grandes majuscules écrit de manière énergique et barré d'un trait noir.

Certaines femmes en détresse vendent leur corps, moi je viens de vendre mon âme.

PARTIE I – GERMINATION

1 - Première nuit

Vous vivrez au domaine du Castelat résidence principale de monsieur Duvallon et vous devrez y séjourner toute la durée du contrat. Vous devrez y vivre et y dormir au quotidien. Toute exception devra être expressément approuvée par monsieur Duvallon. Vous disposerez de votre chambre personnelle.

La musique adoucit les mœurs. Je crois que c'est ce qu'on dit. Aujourd'hui : échec. Je viens d'éteindre la radio. J'ai besoin de me concentrer afin de trouver une résidence soi-disant « immanquable » mais inconnue au GPS ! Cela fait maintenant vingt minutes que je roule sur des petites routes de campagne sans voir âme qui vive... et toujours rien... une succession de champs et de bois.

Je suis fatiguée, la nuit a été encore plus courte que d'habitude. Les somnifères ne m'ont accordé que trois petites heures de répit. Mais je crois qu'hier soir seul un coma artificiel aurait pu venir à bout de mes angoisses. Les événements des deux dernières semaines défilaient dans ma tête, impossible d'arrêter le film dramatique qui se jouait devant moi pour la nième fois : signature du contrat, mariage express à la mairie (quinze minutes chrono), mise en vente de la maison, préparation du grand départ pour les filles et leur décollage il y a deux jours pour Big Apple ! Et le poids du secret qui vous ronge et vous empêche de respirer, je ne savais pas qu'il était si douloureux de mentir à ceux qu'on aime. Personne ne sait dans quelle folie je viens de faire basculer ma vie : ni mes parents, ni mes amis, ni même mes filles... la prétendue découverte d'une assurance vie providentielle a suffi à étouffer leurs soupçons. PERSONNE NE SAIT. Cette pensée est à la fois rassurante et inquiétante : personne pour me juger mais personne pour m'aider. On n'imagine pas à quel point le mensonge isole.

Malgré la climatisation dans la voiture, des gouttes de sueur roulent sur mon front, mes lunettes de soleil glissent le long de mon nez et mon tee-shirt me colle à la peau. Ce début septembre est étouffant. Il n'y a plus de saison, tout le monde le dit, nous avons des canicules à la fin de l'été ! Mais quelle idiote d'avoir choisi de porter un jean plutôt qu'un short ou une robe légère ? Je voulais une tenue qui soit la plus neutre et classique possible ; surtout pas sexy ou trop décontractée. Je ne pars ni en lune de miel, ni en vacances ! Et d'ailleurs je pars pour quoi ? Pour travailler. Oui pour travailler pour un CDD de cinq ans. C'est comme ça qu'il faut que je voie les choses, c'est la seule approche qui me permette encore de me regarder dans une glace.

Je l'aperçois ; sur ma droite une superbe demeure de type renaissance à flanc de colline. Elle me rappelle vaguement le château de Moulinsart dans la BD Tintin ! Je les ai tellement lues et relues ces BD avec mes filles, je les adore. Par contre, « mille milliards de mille sabords », le propriétaire n'a rien à voir avec le Capitaine Haddock ! J'imagine alors Paul Duvallon habillé dans la tenue de Haddock ; pull bleu marine décoré d'une ancre, casquette noire et une pipe au coin de la bouche et je souris. Je m'étonne moi-même d'arriver à sourire dans de telles circonstances... Ce sont les nerfs qui lâchent ! J'approche lentement d'une grande grille en fer forgé et je lis sur une plaque dorée « Domaine du Castelat ». Sans vraiment comprendre pourquoi, je m'arrête devant les grilles ouvertes et je coupe le moteur. Je regarde l'heure affichée dans la voiture : 17 heures 15. Je ferme les yeux, je respire lentement et profondément plusieurs fois ; mes vieux souvenirs de yoga de l'époque où je menais une vie heureuse. J'ouvre les yeux : 17 heures 37, plus de vingt minutes se sont écoulées alors que je pensais avoir lâché prise deux petites minutes. Et si le temps des cinq prochaines années passait aussi vite et qu'il était divisé par dix... ce contrat ne durerait qu'une demi-année... six petits mois ! Est-ce cet espoir vain qui me donne le courage d'appuyer mon doigt sur le bouton *start* ? Je m'engage dans l'allée et je roule très lentement sur un chemin bordé de cyprès sur deux kilomètres. Je n'ai jamais aimé ces arbres, je les associe aux cimetières américains. Je chasse cette pensée inutile, je ne pense plus à rien... Et comme dans Harry Potter, je me retrouve « transplanée » devant ma nouvelle demeure. Elle se dresse devant moi belle, imposante mais désespérément angoissante. Je suis cependant obligée de reconnaître : pas mal pour une prison !

Cela fait au moins cent fois que je tourne et retourne dans mon nouveau lit. Je crois que je tente de battre un triste record : le temps minimum de sommeil avec un somnifère ! Le sommeil est un bien précieux dont on ignore l'importance tant qu'on ne l'a pas perdu. Pourquoi l'être humain est-il comme ça ? Pourquoi doit-il perdre certaines choses pour en comprendre la valeur ? Je me promets de ne plus jamais sous-estimer une belle nuit de huit heures ! Elle remonte à quand ma dernière douce nuit ? Le 17 décembre dernier. Le lendemain tout allait basculer, on n'imagine pas que partir pour un footing peut vous coûter la vie. Terrassé par une crise cardiaque à 42 ans, je pensais que ça n'arrivait qu'aux autres ou à ces gens dans ces innombrables séries télévisées qui se déroulent dans les hôpitaux. Ces émissions à l'eau de rose sur fond de tragédie médicale fleurissent sur le petit écran. C'est fou ce qu'on aime regarder le malheur des autres ! C'est certainement un moyen de se rassurer et de se dire qu'on a de la chance. Quand le malheur vous touche, bizarrement elles perdent totalement de leur pouvoir d'attraction. Elles ne font que vous rappeler vos propres tragédies.

Je m'étais promis de ne plus regarder l'heure pendant mes nuits d'insomnie. C'est une source de stress supplémentaire pour une information qui ne vous

amène pas grand-chose ! Mais je craque, je me retourne et j'aperçois d'un œil le gros chiffre quatre en rouge sur le réveil. Déjà 4 heures, pression inutile, allez Élodie, des pensées positives pour te rendormir quelques minutes sur le petit matin ! Qu'est-ce que j'ai en réserve ? Mon mari, le seul, le vrai, n'est plus de ce monde, mes filles, envolées loin de moi pour la première fois en dix-sept ans, mon boulot terminé... tout ce qui me ramène à ma vie d'avant n'est que douleur et les beaux souvenirs me font encore trop mal. Mais, j'ai une nouvelle amie ! Et ça c'était inespéré, je n'aurais pas parié un euro sur cette possibilité ! Elle était la première à descendre les marches du perron de l'entrée pour m'accueillir hier à mon arrivée. Entre nous deux, dès le premier regard, le feeling est passé. Elle m'a regardée de ses yeux vifs sans me juger. Quand elle s'est approchée de moi, je lui ai tendu doucement une main hésitante qu'elle a acceptée sans rechigner. Elle s'appelle Lizzie et on a à peu près le même âge, car 4 ans pour un Berger Allemand cela correspond à peu près à 40 ans en équivalent humain ! C'est Georges le jardinier qui me l'a expliqué. Il habite avec Édith sa femme dans une petite dépendance à l'entrée du domaine et il s'occupe de tous les espaces extérieurs. Madame s'occupe de la cuisine et de quelques tâches ménagères que monsieur Duvallon ne veut confier qu'à elle. Ils doivent s'approcher tous les deux des 70 ans. Ils emboîtaient le pas à Lizzie hier à mon arrivée.

— Bonjour Élodie, bienvenue au Castelat, je suis Édith et je vois que vous avez déjà fait la connaissance de Lizzie. Vous avez fait bonne route ?

— Oui, très bien

— Je vois que Lizzie vous a adoptée. Vous avez de la chance, elle n'est pas aussi familière avec les nouveaux arrivants d'habitude. Certains n'osent pas sortir de leur voiture !

— J'adore les animaux et quand j'étais petite mes parents m'avaient offert un petit Labrador pour mon anniversaire. Mais depuis, la vie citadine et le travail ont fait que...

— Eh bien Lizzie, je crois que tu as trouvé une nouvelle amie !

C'est sur ces paroles que je replonge dans un sommeil agité pour quelques précieuses heures avant de vivre ma première journée en tant que madame Duvallon.

8 heures me semblent être une heure convenable : Ce n'est ni trop tôt « genre hyperactive » ni trop tard « genre feignante ». Je me lève, ouvre les volets et découvre à la lumière du soleil une pièce d'environ quarante mètres carrés meublée comme la chambre exigüe d'un hôtel de chaîne. J'ouvre la fenêtre pour faire rentrer la fraîcheur du matin et j'observe l'endroit où j'ai passé la nuit. Est-il possible de faire plus impersonnel ? Un grand lit *king size* assorti d'une couette blanche, une table de nuit et une grande armoire en bois massif, en termes de

décoration : rien, absolument rien. Pas un seul petit tableau accroché au mur, pas de tapis pour réchauffer le parquet, pas de bouquet de fleurs pour apporter une touche de couleur, ni même de bibelots poussiéreux souvenir d'un moment de vie... le seul objet est ce fichu réveil ! Cette pièce n'a pas d'âme. Les larmes arrivent sans que je puisse les contrôler, les pensées se percutent les unes aux autres. Je revois notre chambre dans notre maison tellement chaleureuse, certes désordonnée et encombrée par l'accumulation de toutes ces petites choses dont on ne peut pas se séparer... mais tout simplement vivante et témoin de nos vingt ans de vie commune. Et puis le trou noir : J'ai tout vendu, maison, meubles, objets, mes affaires, ses affaires... et le sentiment pathétique d'avoir vendu ma vie fait naître une violente crise d'angoisse. Comme si ma vie en dépendait, je me jette alors sur les deux cartons déposés hier soir par Georges à l'angle de la pièce. Tout est là ! Vingt ans de vie dans deux cartons ! J'arrache violemment le gros scotch marron déposé à la hâte pour bien les fermer. J'en ai beaucoup trop mis de peur que ça lâche. On a toujours l'impression de ne pas en mettre assez et on regrette d'en avoir trop mis à l'ouverture. Après quelques secondes de lutte, j'ouvre enfin le carton numéro un. Je sors alors deux cadres photo que je vais déposer sur ma table de chevet. La première est une photo en noir et blanc des filles sur la plage quand elles avaient 10 ans. Elles grandissent mais c'est toujours cette photo-là que je garde près de moi. Je ne sais pas trop pourquoi. Parce qu'elles sont très belles ? Non, elles sont jolies sur tant d'autres photos. Je crois que j'adore tout simplement leur sourire complice. Le lien unique et intense qui les unit s'impose comme une évidence. Et c'est tellement rassurant pour des parents de savoir que leurs enfants s'entendent bien et qu'ils seront là l'un pour l'autre tout au long de leur vie. Je n'ai pas eu la chance d'avoir une sœur, c'est un des grands regrets de ma vie... mais la longue bataille de ma mère pour me mettre au monde après plusieurs fausses couches a fait que je suis restée seule. Ce n'est la faute de personne, c'est comme ça et cela ne m'a pas empêchée d'avoir une enfance heureuse.

Sur la deuxième photo il y a nous. Mon mari et moi devant le phare de Créach sur l'île d'Ouessant. C'était il y a trois ans. Cette semaine était géniale, le soleil – eh oui c'est possible même au mois de juin – les balades à vélo, les randonnées, la spécialité culinaire locale « le ragoût d'agneau cuit dans les mottes » dans un petit restaurant de Lampaul, notre visite chez le pêcheur du village tous les matins pour aller chercher le poisson du jour. C'était le paradis. Partir sans les filles pour profiter d'être tous les deux, on essayait de le faire de temps en temps, mais pas assez souvent. Nous sommes devenus parents très jeunes un peu « par accident » comme on dit ! J'avais l'impression qu'on avait fait les choses à l'envers : on avait commencé par vivre une vie de parent intense – avec des jumeaux c'est sportif ! – pour laisser ensuite plus de place à notre vie de couple. C'est fou ce qu'un petit rectangle de vingt centimètres sur dix peut provoquer comme émotions.

Et c'est fou ce que ces émotions peuvent être contradictoires : bonheur et douleur se mélangent et se battent, mais c'est encore et toujours la souffrance qui gagne. STOP ! Direction la salle de bain attenante à la chambre pour prendre une bonne douche. Puis, déguisement du jour « jean/tee-shirt », on ne change pas de philosophie ! Et comme tous les jours, mes cinq petites actions positives pour la journée (concept de mon amie Lilou très branchée démarche spirituelle et qui essaie de m'aider comme elle peut) :

- Ne pas fondre en larmes quand on me demande si je vais bien.
- Manger davantage, trop de kilos perdus ces derniers mois.
- Passer dire bonjour à ma nouvelle copine Lizzie.
- Découvrir un peu plus cette maison. Hier soir après une douche express indispensable pour être un peu plus présentable, une petite salade verte sur le pouce en guise de repas, je me suis réfugiée dans la chambre pour m'isoler et pleurer.
- Parler à Paul Duvallon. Aux abonnés absents hier, si je ne l'avais pas déjà vu deux fois - certes moins d'une heure au total - je penserais qu'il n'existe pas et qu'il n'est que concept ! Et le concept n'est pas rassurant.

Je peine régulièrement à atteindre mes objectifs quotidiens. Peut-être sont-ils trop ambitieux. Et si pour bien démarrer ma nouvelle vie je faisais aujourd'hui un 100% !